

Ben, le symptôme

Parallèlement à son exposition rétrospective au MAC de Lyon en 2010, paraissait un DVD important (*Ben par Ben*, un film de Sylvie Boulloud). Important pour ceux qui s'intéressent à Ben, mais bien au delà : pour tous ceux qui s'interrogent sur les cheminements de l'art contemporain. Car l'artiste y apparaît comme le ferment de nombreuses mouvances ayant agité le dernier demi-siècle.

On connaît aujourd'hui essentiellement le Ben graphomane, qui assène ses aphorismes paradoxaux ou ses préceptes aporétiques en lettres blanches sur fond noir. Mais cette manière qui le caractérise n'est qu'un aspect d'une oeuvre multipolaire commencée dès le début des années 60 par des actions de rue ou des concerts dans le sillage de Fluxus, dont les traces se sont souvent perdues (les films 16mm ne duraient que 3mn, et ne permettaient pas de mémoriser l'intégralité d'une action... quand celle-ci était filmée). Le grand intérêt de ce DVD est de nous proposer des interventions issues d'archives privées, rarement présentées dans les musées, qui nous font découvrir un artiste qui semble à bien des égards un précurseur.

Se souvient-on que Ben a été le premier à photographier les vitrines des boutiques peintes au blanc d'Espagne pour signifier qu'elles étaient en travaux ? C'était pour lui « le degré zéro de la peinture ». Clin d'oeil malicieux au fameux « Degré zéro de l'écriture » de Barthes, et qui s'inscrit finement dans l'esprit critique de l'époque. « Degré zéro » car voilà une peinture qui en possède tous les attributs tels qu'a pu les définir Maurice Denis à l'orée de l'art moderne (la peinture est une surface couverte de couleur)¹, *moins* la dimension esthétique. Par ce simple geste de prélèvement photographique, Ben questionne à la fois la peinture, le ready made, et propose un art sociologique avant la lettre. Excusez du peu... Idée revisitée avec succès par Bertrand Lavier, mais dont Ben a été l'initiateur une quinzaine d'années auparavant.

Se rappelle t'on par ailleurs que Ben fut l'un des premiers artistes graffiteurs, avant que les murs des villes ne se couvrent de signes ? Un enregistrement nous le montre écrivant le mot *mur* au bas d'un mur blanc. C'était au début des années 60. Bien avant l'avènement de l'art conceptuel, il opéra la désolidarisation de l'objet et de son expression.

Se rappelle t'on encore que son premier « *tableau-écriture* », qui évacue toute figuration au profit d'un pur commentaire (débarrassé du souci décoratif qui encomrait encore le Lettrisme), remonte à l'année 1966 ?

C'est par ces slogans manuscrits, drôles et profonds, qu'il nous est aujourd'hui familier. Les jugements les plus acides sur l'art sont déjà inscrits avant même que le spectateur n'en élabore la formule. Les commentaires étant déplacés de leur position extérieure au tableau, pour occuper le statut de l'oeuvre elle-même.

Cette ambiguïté est caractéristique de son travail. Car au fond, quelle est la constante de cet ensemble hétérogène de modes d'expression ? C'est que **Ben est toujours dans cet entre-deux d'être un artiste reconnu, mais qui ne cesse d'expier le domaine consacré de l'art.** Son oeuvre est à la fois *l'objet de la plainte, et celui de la jouissance*. C'est, au sens psychanalytique, un *symptôme*². Symptôme de l'art contemporain, qui est une mouvance dont le moteur est « la transgression systématique des critères artistiques. La transgression concernant non seulement les cadres esthétiques (cadre pouvant s'entendre au sens littéral),

¹ M. Denis, 1890 : « Un tableau est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées » (Repris in *Théories*, Hermann, 1964)

² S. Freud, *Inhibitions, symptômes et angoisses*, PUF 1951 : « Le symptôme est un habile compromis entre le besoin de satisfaction et celui de punition »

mais aussi les cadres disciplinaires (mélange d'expressions plastiques, littéraires, théâtrales...) »³. Le corollaire de cet éclatement, c'est « un déplacement de la valeur artistique vers un ensemble de médiations : écheveau d'interprétations, récit de la fabrication de l'oeuvre, légendes biographiques »⁴, qui font de la personne même de l'artiste le dépositaire du sens plus que l'objet lui-même, dont la qualité plastique n'est plus le critère.

Il est indéniable que l'oeuvre de Ben s'inscrit à plein dans ce processus, qu'il a grandement contribué à instaurer. Mais, artiste bouffon, son travail pâtit d'un côté comique au royaume des arts tragiques, gages de gravité. Il y a pourtant dans la forme comique une contestation de la loi bien plus critique qu'il n'y paraît au prime abord. Car le tragique perpétue souvent l'apostolat d'un sacré dans l'art, alors qu'« il n'y a qu'une manière de penser la loi, un comique de la pensée fait d'ironie et d'humour ».⁵

Et en effet, l'ironie conteste la loi et la dépasse vers un plus haut principe, pour ne reconnaître en elle qu'un pouvoir second. Ben l'a très bien exprimé dans un énoncé performatif, où il déclare qu'un ancien Ministre de la Culture (Jack Lang, devenu maire de Blois, sous l'autorité duquel il inaugure le Musée de l'Objet et sa façade en 1996) est promu au rang d'oeuvre d'art. L'artiste, dans une mansuétude paradoxale, élève son tuteur à un titre honorifique tout en le ravalant au rang d'objet.

L'autre façon de contester la loi est l'humour, qui descend de celle-ci vers les conséquences. Nous connaissons tous les manières de renverser la loi par excès de zèle. Ben, par une scrupuleuse application du dogme qui accorde l'authenticité d'une oeuvre à la signature, « signe les tableaux des autres ». En séance publique, il appose son paraphe au bas de croûtes de peintres du dimanche (qui de fait acquièrent un statut paradoxal d'oeuvres contemporaines), alors que dans le même geste, la peinture traditionnelle est brocardée.

L'ironie et l'humour de Ben sont donc à reconsidérer, non pas comme une faiblesse, mais comme le mode même de la contestation la plus radicale.

Au terme de son parcours iconoclaste, l'oeuvre se concentre aujourd'hui essentiellement dans des aphorismes écrits en blanc sur tableau noir. Comme si, dans un ultime mouvement, la transgression opérerait un retournement malicieux : la surface réintègre la galerie. Surface non plus couverte d'une figuration peinte, mais d'une figure de rhétorique écrite. Un cycle s'est donc accompli, où le terme même de *révolution* se trouve renversé en sa pleine expression étymologique, celle d'un retour. Mais qui n'est pas éternellement celui du même, plutôt celui du *Nouveau* (Ben : « *Il faut à l'art toujours du Nouveau* »).

Symptôme de son époque, Ben apparaîtra peut-être un jour comme un paradigme au ciel de l'art contemporain.

Ange-Henri Pieraggi

³ N. Heinich, *Pour en finir avec la querelle de l'art contemporain*, L'Echoppe, 2003

⁴ Idem

⁵ G. Deleuze, *Présentation de Sacher Masoch*, Minuit 1967